

ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.	L.	2014.	pp. 207–215.
--	----	-------	--------------

## LES PROFESSIONS DE FOI DE GERBERT, PAPE SYLVESTRE II

PAR JEAN-PIERRE LEVET

*Résumé* : Sont étudiées, outre la profession de foi religieuse explicite prononcée par Gerbert lors de son accession au siège archiépiscopal de Reims en 991, toutes les professions de foi implicites et reconstituées qui ont jalonné son existence de philosophe, de savant, de penseur politique, d'érudit et de serviteur de l'Église universelle. Elles concernent la définition de la *philosophia*, la sagesse (*sapientia*), les sciences et en particulier la physique du nombre, l'unité des sciences, la morale et la politique, la culture gréco-latine, l'enseignement, le projet impérial, l'Europe, l'Église et son unité, la Hongrie du roi saint Étienne.

*Mots-clés* : Gerbert, Sylvestre II, foi, philosophie, sagesse, sciences, vérité, morale, politique, culture et littérature gréco-latines, enseignement, projet impérial, Europe, unité de l'Église, Hongrie, saint Étienne.

Devenu pape en 999 sous le nom de Sylvestre II, Gerbert d'Aurillac<sup>1</sup> suscite encore aujourd'hui « l'étonnement »<sup>2</sup>, pour ne pas dire la fascination<sup>3</sup> des érudits qui s'intéressent à tous les aspects de son œuvre.

Ayant eu le privilège de faire visiter à László Havas, lorsqu'il reçut le doctorat *honoris causa* de l'Université de Limoges, l'église du petit village proche d'Aurillac dans laquelle est pieusement conservé le souvenir de l'illustre « pape philosophe », originaire du lieu, qui fit couronner le roi saint Étienne de Hongrie, nous voudrions rendre hommage à la mémoire de l'ami regretté, qui, en compagnie de son épouse Gyöngyi, éprouva en cet endroit une grande émotion, en évoquant ce que furent les professions de foi d'un homme de l'an mil, d'une exceptionnelle intelligence, dont l'Europe d'aujourd'hui se doit de ne pas oublier le génie<sup>4</sup>.

Pourquoi parler « des professions de foi » au pluriel ? Il ne faudrait pas que ce pluriel soit mal interprété. En effet, une seule authentique profession de foi de Gerbert, purement religieuse, prononcée au moment de sa nomination à

<sup>1</sup> Sur la vie et l'œuvre de Gerbert, on consultera principalement Picavet 1897 ; Riché 1987 ; Levet 2006 (avec bibliographie dans ces trois études) ; on lira ses écrits dans Riché 1993 pour la correspondance et dans Olleris 1867 pour les œuvres complètes.

<sup>2</sup> Riché 1987, 255 : « Mille ans après, il continue à étonner ceux qui s'intéressent à lui ».

<sup>3</sup> Levet 2006, 109.

<sup>4</sup> Voir l'ensemble des études regroupées par Charbonnel 1997.

l'archevêché de Reims<sup>5</sup>, est parvenue jusqu'à nous et jamais le *corpus* de ses écrits n'en a contenu une autre. La foi catholique de Gerbert n'a jamais varié. Qu'elle fût celle du jeune moine, du scholastique, de l'abbé, de l'archevêque ou du successeur de Pierre, elle a toujours été celle du *credo* catholique.

Alors pourquoi donc a-t-on eu recours à ce pluriel paradoxal ? L'explication de ce choix est simple : tout au long de sa vie, Gerbert a proclamé, en parfaite harmonie avec ses convictions théologiques, son attachement, en forme de foi actuelle ou prophétique, à la philosophie telle qu'il la concevait, à la science mentionnée sous divers aspects, à la culture humaniste héritée des auteurs païens et chrétiens de l'Antiquité gréco-latine, à une politique impériale qui resserrerait les liens entre l'Occident et l'Orient et assurerait sur tout le continent européen la paix et le progrès et qui, pour atteindre de tels objectifs, ferait jouer à la Hongrie d'Étienne, de conversion récente, un rôle tout particulier.

C'est à cet ensemble de réalités auxquelles Gerbert a cru profondément et pour lesquelles il s'est pleinement engagé avec une certitude prenant la forme d'une foi militante que l'on souhaite s'intéresser.

Comme il se doit, on commencera par l'authentique engagement de Gerbert au sujet de la religion et de la théologie. Dans sa *Lettre* 180, il nous a conservé la déclaration solennelle de foi qu'il prononça à Reims. Il y déclare reconnaître pour sienne intégralement la foi catholique dans l'ensemble de ses enseignements (*omnia fidei documenta*), qu'ils concernent la Sainte Trinité, les trois Personnes ayant même essence, même substance, même éternité, même toute-puissance et constituant un seul Dieu<sup>6</sup> ; l'Incarnation du Fils<sup>7</sup>, vrai Dieu par son Père, vrai homme par sa Mère<sup>8</sup>, personne unique avec deux natures, un seul Fils, un seul Christ, un seul Seigneur, qui est l'auteur, le seigneur et le guide de toutes les créatures qui existent, avec le Père et le Saint-Esprit<sup>9</sup> ; la passion, la véritable mort et la résurrection du Christ<sup>10</sup> ; la résurrection de la chair<sup>11</sup> ; le jugement dernier<sup>12</sup> ; le *Nouveau* et l'*Ancien Testament*, œuvres d'un seul et

---

<sup>5</sup> Voir Picavet 1897, 167, *Professio fidei Gerberti Remorum archiepiscopi*, voir aussi la *Lettre* 180.

<sup>6</sup> « *Patrem et Filium et Spiritum Sanctum unum Deum esse confirmo, totamque in Trinitate deitatem coessentialem et consubstantialem et coaeternalem, et coomnipotentem praedico* ».

<sup>7</sup> « *Incarnationem divinam...in Filio tantum credo* ».

<sup>8</sup> « *Deus verus ex Patre, homo verus ex matre* ».

<sup>9</sup> « *Simul in eo utriusque naturae, id est hominem et Deum, unam personam, unum Filium, unum Christum, unum Dominum creaturarum omnium quae sunt et auctorem et dominum et rectorem cum Patre et Spiritu Sancto* ».

<sup>10</sup> « *Resurrexisse vera carnis suae resurrectione* ».

<sup>11</sup> « *Credo hujus quam gestamus, et non alterius carnis resurrectionem* ».

<sup>12</sup> « *Veniet judicare vivos et mortuos* ».

même auteur<sup>13</sup> ; les différents sacrements (mariage, baptême, communion) ; le salut par l'Église catholique<sup>14</sup> ; les six conciles reconnus par l'Église, mère universelle<sup>15</sup>.

La foi de Gerbert ainsi professée, cette foi dont il aura la charge d'être le gardien en tant que successeur de Pierre, est d'une parfaite orthodoxie catholique. Elle conditionne toute sa pensée ainsi que l'ensemble de son œuvre écrite. Elle en est le socle véritable et unique sur lequel tout ce qui est entré dans sa réflexion a été conçu et construit.

C'est bien sur elle que prend appui la philosophie (*philosophia*) définie comme saisie conjointe de la vérité (*comprehensio veritatis*) des choses divines (*divinarum*) et humaines (*humanarum rerum*)<sup>16</sup>. Cette *philosophia*, qui est sagesse (*sapientia*), ne néglige l'apport d'aucune des branches du savoir, elle les saisit toutes dans leur diversité pour les accueillir dans une unité totale, synthétique, qui se fonde dans l'enseignement de la Révélation et de la théologie, foi et raison se rejoignant et se stimulant l'une l'autre. La foi ne commence pas exactement où s'arrête la raison, elle la transcende et en accueille les acquis qu'elle éclaire de sa lumière propre.

Voilà donc une deuxième profession de foi, qui concerne l'adhésion à une telle philosophie, dont l'existence, tant réelle que concevable, est reconnue et proposée par Gerbert, qui en est lui-même un fervent adepte. Elle est capable de conduire l'homme à la Vérité dont la contemplation et la méditation ont pour conséquence bénéfique l'acquisition de la sagesse. La vérité est une. Si Dieu a révélé le contenu de la foi aux mortels, il ne leur a pas pour autant, constate Gerbert (*Lettre* 190), refusé l'accès à la science (*scientiam non negavit*). Gerbert n'hésite donc pas à associer la science à la foi (*huic fidei ideo scientiam copulamus*). Il va même jusqu'à déclarer que les ignorants (*stulti*) sont considérés comme n'ayant pas la foi (*quia stulti fidem non habere dicuntur*).

Gerbert affirme donc que la foi et la science sont inséparables et mieux même que celle-ci peut orienter vers l'auteur, à savoir Dieu, de ce qui fait l'objet de celle-là, puisque, comme cela est proclamé dans le *Prologus in geometriam Gerberti*, qui reflète réellement, même si son authenticité a parfois été contestée, la pensée du philosophe (il peut être l'œuvre d'un disciple exposant la pensée du maître), la géométrie, qui représente la science dans son ensemble, mais plus particulièrement les mathématiques, mène à « la découverte de connaissances nombreuses et admirables ainsi qu'à la contemplation des propriétés extraordinaires de la nature et de la puissance, liée à une admirable sagesse, de

---

<sup>13</sup> « *Novi et Veteris Testamenti unum eundemque credo auctorem* ».

<sup>14</sup> « *Extra aecclesiam catholicam nullum salvari confiteor* ».

<sup>15</sup> « *Sanctas sinodos VI, quas universalis mater aecclesia confirmat, confirmo* ».

<sup>16</sup> Voir Picavet 1897, 136 à 165.

son Créateur, qu'il convient de contempler et d'admirer » (*Creatoris potentiam et ineffabilem sapientiam contemplandam, admirandam et laudandam*), si bien que, dans cette perspective, les mathématiques viennent de Dieu et orientent l'homme vers Lui en lui permettant de parvenir à la découverte des secrets de la physique, puisque le Créateur, comme nous l'apprend l'*Ancien testament*<sup>17</sup>, lui-même a tout placé dans le nombre et dans ce qui lui est lié (*Creatoris omnia in numero et mensura et pondere disponentis*).

La connaissance de la nature devient révélatrice de Dieu, au même titre que l'Écriture, mais elle ne conduit véritablement à Lui que si elle est acquise et méditée en conformité avec l'enseignement reçu de la Parole divine, qui nous apprend en l'occurrence que Dieu est le Créateur. La foi du croyant s'appuie conjointement sur la révélation apportée par les textes sacrés et sur ce que la science permet de découvrir à propos de la nature, c'est-à-dire de la création.

Ainsi Gerbert déclare-t-il croire à une physique du nombre, que l'on qualifiera de moderne, acquise avec l'outil mathématique et capable de dévoiler les secrets que Dieu a cachés partout dans la nature pour que les hommes, en en acquérant l'intelligence et la compréhension, se dirigent vers Lui et tournent leur esprit ainsi éclairé de la création vers son auteur.

Une telle physique prend évidemment place dans la série des sciences qu'Aristote a appelées théoriques (les mathématiques, la physique – mais il s'agissait, dans la pensée du fondateur du Lycée, d'une ancienne conception de la physique attachée non pas à la quantité, mais à la qualité –, la théologie), dont elle renforce la cohésion. La profession de foi de Gerbert sur ces points paraît ainsi double, puisqu'elle porte à la fois sur la certitude de pouvoir construire cette physique nouvelle, qui ne cessera d'explorer par les mathématiques pures associées à l'observation et à la logique les réalités de la matière et de tout ce qui entre dans la composition de l'univers créé et sur l'étroitesse, qui se transforme, dans la réflexion philosophique, en insécabilité d'un ensemble, de l'union des trois disciplines théoriques fondamentales.

Mais Gerbert va plus loin encore dans sa synthèse en déclarant que les sciences pratiques (éthique, *ratio morum*, politique et art de l'expression *dicendi ratio*) ne doivent pas être séparées des sciences théoriques. Il professe (*Lettre 44*) une foi ferme dans l'unité de la science, qui se traduit de manière concrète dans sa façon d'agir (« *cumque ratio morum dicendique ratio a philosophia non separentur, cum studio bene vivendi semper conjunxi studium bene dicendi* »).

De la part d'un chrétien, une telle confiance, une telle foi dans l'utilité de la science envisagée dans son utilisation philosophique et théologique sont celles

---

<sup>17</sup> *Sagesse XI 21.*

d'un authentique visionnaire, bien en avance sur son temps, comme suffit à le prouver une brève citation de l'encyclique *Fides et ratio* de saint Jean-Paul II<sup>18</sup> : « Je désire exprimer avec force la conviction que l'homme est capable de parvenir à une conception unifiée et organique du savoir. C'est là l'une des tâches dont la pensée chrétienne devra se charger au cours du prochain millénaire de l'ère chrétienne. La fragmentation du savoir entrave l'unité intérieure de l'homme contemporain parce qu'elle entraîne une approche parcellaire de la vérité ».

Associer morale et politique entraîne fondamentalement pour Gerbert d'importantes conséquences concernant cette dernière, qui doit être fondée sur l'honnête et l'utile (*utile, honestum, Lettres* 44, 170, 200), que seuls peuvent apprécier des hommes d'État véritablement dignes de ce nom, capables d'assurer la paix entre les royaumes et les progrès de la civilisation (*Lettre* 174). Otton II, Otton III et les rois couronnés par Gerbert, dont saint Étienne de Hongrie, peuvent parfaitement répondre à ce critère d'exigence de compétence à l'égard du pouvoir souverain.

La meilleure façon d'assurer une concorde universelle est, pour Gerbert, de construire un empire uni qui associera pour le plus grand bien commun les richesses et les forces de tous les peuples entrant dans sa composition. Cet empire projeté, c'est en fait l'Europe dans toute son extension géographique, réunissant l'occident latin et l'orient grec, comme cela est proclamé au début du *Libellus De rationali et ratione uti*, où sont évoqués l'empire romain, l'Italie, la Gaule, la Germanie, la Scythie (c'est-à-dire approximativement les pays des Slaves et des Hongrois) et la Grèce. Toute l'action politique de Gerbert, « faiseur de rois »<sup>19</sup>, repose sur la foi proclamée en la possibilité de l'existence d'un tel empire, qui n'aurait rien d'artificiel, puisqu'il serait bâti sur le fondement stable d'une commune appartenance des peuples entrant dans sa composition au catholicisme et d'une participation partagée aux richesses transmises par la Grèce et par Rome (*Lettre* 187 « *thesauros Greciae ac Romanae sapientiae* »), dont Otton est un éminent dépositaire, romain germanique par son père, grec par sa mère. Gerbert se dit convaincu qu'une telle culture commune, qualifiée de *sapientia*, a une vocation naturelle à cimenter définitivement l'unité profonde d'un peuple pluriethnique, au-delà des diverses particularités nationales reçues du passé.

C'est tout autant chez les grands auteurs classiques, Térence, Virgile, Juvénal, Perse, Horace, Lucrèce, Lucain, Ovide, Salluste, Sénèque, Quintilien, Stace, Cicéron, Tite-Live etc. que chez des écrivains plus tardifs, Symmaque,

---

<sup>18</sup> Paragraphe 85, le texte date de 1998.

<sup>19</sup> Ce surnom a été donné à Gerbert par le duc de La Salle de Rochemaure 1914.

Boèce, Cassiodore, Martianus Capella, Jean Scot Érigène, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire, Bède, Raban Maur, Walafriid Strabo etc., cités par lui et mentionnés dans l'inventaire de ses bibliothèques, que Gerbert a trouvé tout au long de son existence les fondements et le contenu de sa culture humaniste personnelle, dont il veut faire les bases de celle de l'empire tout entier.

Il est évident que, dans les œuvres de tous ces hommes illustres, il a découvert, de manière indirecte, les grandes doctrines philosophiques de la Grèce, auxquelles il se réfère, le platonisme, l'aristotélisme, l'épicurisme, le néo-platonisme, la pensée de Porphyre, le stoïcisme, dont il n'hésite pas à faire fréquemment siennes dans sa correspondance quelques-unes des maximes majeures. Ce sont donc bien les « trésors » de la civilisation gréco-romaine et leurs enseignements qui constitueront, avec les textes de l'Écriture et les commentaires que l'on en a donnés, la culture de l'empire européen, semblable à celle de Gerbert.

Voilà donc encore une double profession de foi de Gerbert : la lecture de la littérature païenne n'est incompatible ni avec celle des œuvres religieuses et théologiques ni avec l'adhésion que l'on peut donner à ces dernières. Elle en représente même un complément culturel utile pour la formation philosophique de l'esprit. D'autre part elle mérite d'être considérée comme fondatrice d'une civilisation devenue chrétienne, dont Gerbert entend faire la civilisation de l'ensemble de l'empire qu'il désire bâtir. Culture et religion communes et identiques sont indispensables pour que les peuples réunis prennent conscience de leur apparemment profond, bien enraciné dans les acquis des siècles passés. La diffusion et l'assimilation progressive par tous de la culture ainsi définie sont présentées comme nécessaires pour que l'empire s'ancre solidement dans la durée.

Cet objectif ambitieux ne peut être atteint que par les effets d'un enseignement bien compris, ayant pour modèle celui que Gerbert a lui-même dispensé à Reims et qui représente ce qui est transmis dans les écoles épiscopales par une élite de clercs et de savants.

Gerbert a été un maître remarquable en toutes les disciplines du trivium et du quadrivium, mais aussi en droit, en médecine, en littérature, prose et poésie, comprise dans tous les genres qui la composent.

Cette expérience, correspondant à une vocation profonde de Gerbert, qui est aussi ce que l'on appellerait aujourd'hui un authentique chercheur dans tous les domaines du savoir, y compris la médecine et la pharmacie, puisqu'il est fier d'avoir ajouté à ce qu'il avait reçu ce qu'il a lui-même trouvé, conduit à une véritable déclaration de foi, constante dans ses écrits sous des formes multiples,

en l'éducation et en la transmission de la science, inséparable d'une action soutenue en faveur de son progrès.

Malgré toutes les turpitudes dont il est le témoin désolé dans le monde de son temps, cela suppose une confiance placée dans l'intelligence et le sens moral de l'humanité, s'ils sont convenablement éclairés par la science, par la philosophie, par la culture et par la doctrine de l'Église.

Cette dernière doit rester unie, quelles que soient les circonstances et les faiblesses ou les vices des hommes qui ont la responsabilité de la représenter. Gerbert se dit prêt à donner sa vie (*Lettre* 181) pour le maintien de cette unité et la disparition des tentatives de schismes (« *et contra omnia scismata unitatem aecclesiae ... morte mea defendo* »).

Il connaît bien les tensions locales, mais aussi celles, très préoccupantes, qui secouent périodiquement l'Orient et l'Occident et il pressent prophétiquement qu'elles sont de nature à causer un schisme majeur, ce qui malheureusement se produira une cinquantaine d'années après sa mort. En travaillant à l'instauration d'un empire dans lequel l'orient grec et l'occident latin se retrouveraient ensemble sous une unique autorité, il espère parvenir à éviter une division, une fracture, qui serait particulièrement dommageable pour l'Église universelle, dont il encourage et favorise efficacement les progrès missionnaires.

Derrière cette ambition d'unité et d'extension, on est tenté de voir une double profession de foi latente, mais bien réelle, d'une part dans le pouvoir de l'autorité politique bien comprise, capable d'assurer et de maintenir l'union des peuples, d'autre part dans l'idée forte que rien ne devrait altérer l'unité du monde catholique, ses dogmes possédant suffisamment de puissance et de clarté pour s'opposer victorieusement aux tendances à l'influence néfaste des particularismes locaux, liés à l'histoire traditionnelle des mentalités, qu'exploitent parfois des théologiens ou des responsables politiques bien mal inspirés.

Dans la pensée de Gerbert, l'Église a donc pour vocation de rester une, de regrouper tous les fidèles sans la moindre exception (*Lettre* 95, « *una est aecclesia catholica, cunctorumque fidelium una societas* »). Il n'hésite pas à le répéter (*Lettre* 97, « *una est quippe aecclesia catholica toto orbe terrarum diffusa* »), ni à faire mention d'une universalité qui se manifeste par la conversion de nouveaux peuples, notamment les Hongrois. Sa sollicitude paternelle s'étend à tous les lieux où l'Église est présente, y compris dans l'orient de la Terre Sainte et de ses environs proches ou plus lointains, dont Gerbert a composé une émouvante prosopopée (*Lettre* 28)<sup>20</sup> que l'on pourrait presque croire datée d'aujourd'hui, où la situation des chrétiens du Proche-Orient est devenue aussi précaire qu'elle l'était alors.

---

<sup>20</sup> Voir Riché 1987, 244, sur le contexte de cette lettre.

S'il a proclamé une sorte de foi particulière dans la catholicité hongroise, qui s'est traduite par les conditions dans lesquelles il a fait remettre sa couronne au saint roi Étienne, en accordant une priorité à son royaume au détriment de la Pologne, c'est parce qu'il était intimement convaincu que la Hongrie était appelée à jouer un rôle de premier plan dans le maintien de l'unité religieuse de l'Orient et de l'Occident et que son souverain, « en tant qu'apôtre de son peuple »<sup>21</sup>, était digne de cet honneur par la sainteté de sa vie. Étienne méritait bien ainsi « que sa figure reste à jamais associée à celle de Gerbert, le penseur, et à la politique du pape Sylvestre II »<sup>22</sup>.

Pendant toute sa vie Gerbert-Sylvestre II, le maître, le savant, l'humaniste fervent de culture gréco-latine, « le pape philosophe », « le faiseur de rois », « l'Européen », le gardien vigilant et prévoyant de l'unité de l'Église, le concepteur d'un empire au service de la paix et du progrès, n'a jamais cessé de proclamer, dans ce que l'on a pris la liberté d'appeler dans la présente étude des « professions de foi », ce à quoi son génie le tenait profondément attaché, en s'exprimant sans cesse dans le prolongement de sa foi religieuse, toujours première dans son esprit et dans son cœur.

Aux alentours de l'an mil, Gerbert ne fut pas compris comme il aurait mérité de l'être, parce que ses idées étaient trop éloignées de celles de son temps. Elles sont d'ailleurs encore en avance sur le nôtre, en ce début de III<sup>ème</sup> millénaire. On parvient à peine à imaginer ce qu'auraient été les progrès de la civilisation s'il était parvenu à réaliser intégralement et même partiellement le programme qu'il avait conçu pour la chrétienté, pour l'Europe et finalement pour le monde entier.

Bien que son œuvre soit injustement par trop oubliée, il demeure encore aujourd'hui, par bien des aspects de ce que l'on a considéré comme ses différentes professions de foi, un modèle universel d'une permanente actualité pour le temps présent et pour demain.

L'émotion sincère ressentie jusqu'aux larmes par László Havas devant sa statue dans une humble église de la campagne auvergnate exprimait dans la densité et l'intensité de son silence un enseignement d'une belle et profonde vérité, hommage de l'éminent savant et humaniste contemporain, du fidèle chrétien venu de la lointaine Hongrie toujours reconnaissante à l'égard du pape qui fit couronner son premier saint roi.

---

<sup>21</sup> Voir Marianne Sághy, « La christianisation de la Hongrie », in Charbonnel 1997, 261.

<sup>22</sup> Marianne Sághy, *ibid.*



## Bibliographie

- Charbonnel 1997 = *Gerbert l'Européen. Actes du colloque d'Aurillac, 4-7 juin 1996*, rassemblés par Charbonnel N. et Iung E. Aurillac.
- La Salle de Rochemaure 1914 = La Salle de Rochemaure, le duc de : *Gerbert-Silvestre II. Le Savant, le Faiseur de rois, le Pontife*. Paris. 1914.
- Levet 2006 = Levet J. P. : « Gerbert-Silvestre II, acteur d'unité, penseur d'une Europe humaniste », *Hercules Latinus*. Debrecen, 109 à 118.
- Olleris 1867 = Olleris A. : *Œuvres de Gerbert*. Clermont-Ferrand et Paris.
- Picavet 1897 = Picavet F. : *Gerbert, un pape philosophe d'après l'histoire et d'après la légende*. Paris.
- Riché 1987 = Riché P. : *Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an mil*. Paris.
- 1993 = Riché P. et Callu J. P. : *Gerbert d'Aurillac, Correspondance*, I et II. Paris.

(ISSN 0418 –453X)